

CHARLOTTE HESS

VALENTIN

SCHAEPELYNCK

(collectif Zones d'attraction)

L'HIVER DES ANNÉES 80* N'EST PAS TERMINÉ

Entretien avec François Cusset

* Ce texte est la version remaniée d'un entretien réalisé le 10 janvier 2010 dans le cadre de l'émission Zones d'attraction sur Radio Libertaire, disponible en ligne sur www.zonesdatraction.org, rubrique Symphilosophie.

La réédition aux Prairies ordinaires de l'ouvrage de Félix Guattari, les Années d'hiver¹, donne à relire un ensemble de textes d'intervention, écrits entre la fin des années 70 et celle des années 80, circulation rhizomatique entre des champs aussi divers que la psychiatrie, l'écologie ou la lutte contre le racisme. Au coeur de l'hiver de la contre-révolution, ces écrits, publiés il y a plus de trente ans, manifestent une passion de chercher de nouvelles voies, de nouvelles formes de coopération émancipatrices et d'intelligence collective. Ils invitent moins à travailler à la reconstruction d'une hypothétique gauche ou d'une théorie générale de la résistance qu'à s'engager dans la production de nouveaux passages, de connexions entre les hétérogènes de la lutte politique.

Traiter ce recueil simplement sous l'angle de l'événement éditorial serait sans doute faire fausse route et trahir sa lettre et son esprit, qui sont de chercher à allumer la mèche qui relie la pensée à l'action. Chômeurs traités en déviants du capitalisme intégré, fous traités en délinquants, institutions sommées de se soumettre à une vision policière du social... notre présent est encore celui de ces années d'hiver épinglées par Guattari. Mais il est aussi, celui de la possibilité des lignes de fuite que celui-ci tentait d'apercevoir.

61

AGENCEMENT

1- Félix Guattari, *Les Années d'hiver*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2009.

Entretien avec François Cusset, qui a préfacé la réédition de l'ouvrage aux Prairies ordinaires.

Valentin Schaepelynck : *Allons directement à l'essentiel : pourquoi rééditer les Années d'hiver aujourd'hui ? Quel sens y-a-t-il selon toi à relire ces textes d'intervention avec trente ans de distance ?*

François Cusset : Sur le plan climatique, tout d'abord, l'hiver politique et idéologique des années 80 n'est pas terminé. Ce volume, publié chez Bernard Barrault en 1986, regroupe dix ans d'articles de circonstance - dans Libération, par exemple, ou des textes plus approfondis issus de revues de psychanalyse ou de sciences politiques. A une époque où la pensée critique est absente, clandestine, non publiée, l'ensemble de ces textes constitue une sorte d'anomalie.

Par ailleurs ce volume est sans doute beaucoup plus accessible que des ouvrages plus charpentés théoriquement tels que *Psychanalyse et transversalité* ou *L'Inconscient machinique*, souvent décrits comme jargonnants, voire incompréhensibles. Toutefois pour répondre à cela, il faut dire que si le langage de Guattari est parfois jargonnant, c'est sans doute tout simplement parce qu'il n'y avait pas de mots existants pour dire ce qu'il voulait dire à l'époque - et il a réussi à imposer ce langage à Deleuze, lequel a répondu en lui imposant un peu de philosophie. Cette difficulté première de ses livres est sûrement due à une véritable difficulté à écrire. Ils sont écrits par quelqu'un qui a peur de ne pas se faire comprendre. Et effectivement, il faut dire que très souvent, il n'arrive pas à se faire comprendre... Et c'est Deleuze qui réussit, littéralement, à le faire écrire. Là il y a un agencement parfait : celui qui écrit utilise ce qu'il y a de rugueux dans les concepts de celui qui n'écrit pas.

Guattari est lui-même, comme on le sait, un personnage multiple et schizoïde, alliant l'extrême technicité conceptuelle à l'intervention, la pratique analytique - ancien élève de Lacan, cofondateur avec Oury de la clinique de la Borde - à l'activisme politique. Dans ce volume, il dit assez fréquemment son ras-le-bol des chapelles politiques et idéologiques de son époque, et c'est pour cela que l'associatif, le « tiers secteur », comme il l'appelle, l'intéresse beaucoup ; enfin il est un militant, comme on sait, au côté des gauchistes

italiens durant les années de plombs, et aussi de tout un ensemble de mouvement radical en France...

Il y a donc ces deux dimensions de son rapport à l'action – la psychothérapie institutionnelle d'un côté, le militantisme associatif et gauchiste de l'autre, et dans ce recueil, il tente justement, par des textes d'intervention, non pas de faire le pont entre théorie et praxis – il n'en a rien à faire de ces vieilleries marxistes – mais de faire travailler sa propre névrose, qui fait qu'il ne peut se cantonner ni dans l'écriture, avec laquelle son rapport est difficile, ni dans la pure action.

L'autre aspect, aussi très intéressant de ce volume, c'est évidemment sa date, son contexte. Ce sont des textes de la fin des années 1970, et les deux tiers des textes ont été publiés entre 1980 et 1985. Nous avons été interpellés par cette hypothèse historique, un peu audacieuse pour les mathématiciens, à savoir que les années 80 ne sont pas terminées vingt cinq ans plus tard... On n'arrête pas de patiner, de piétiner dans cette décennie initiale. D'où l'actualité stupéfiante des thèmes et des types d'intervention théorique et politique de Guattari dans ce volume : la question des immigrés sans-papiers, de la psychiatrie, du tournant droitier ultra conservateur de la planète entière, de la production de subjectivité, de la défonce machinique, de l'identité nationale... Chacun des thèmes est tout simplement dans le journal de ce matin.

Charlotte Hess : *C'est quand même très surprenant d'ailleurs quand on parcourt ces textes, de constater cette acuité là... C'est même assez terrifiant...*

François Cusset : C'est effectivement assez effrayant, car si ces thèmes sont si actuels, c'est sans doute parce que l'on peine depuis 30 ans à leur trouver une reformulation théorique.

L'autre chose qui m'a personnellement intéressé en tant que vague historien des années 80, c'est que Guattari, à cette époque là, est vraiment seul à être dans le rentre dedans intégral, à dire dès 1982 que « la gauche se fout du monde », à le dire dans Libération, par exemple. Il est tout seul parce que tous ses amis et complices du même bord politique et théorique soit travaillent de façon plus ou moins rapprochée avec les nouvelles élites de la gauche française, soit,

et c'est la majorité de ses amis, ils font tout autre chose, car, comme le dit alors Deleuze, « l'époque n'y est plus ».

Deleuze, à cette époque-là, travaille sur sa théorie du cinéma, Foucault, qui vit alors ses dernières années, puisqu'il meurt en 1984, travaille sur la subjectivité et la sexualité dans la Grèce antique, Jacques Derrida part enseigner aux Etats-Unis... Il y a une sorte de débandade générale et on a un peu l'impression que si l'on se demande qui, à cette époque là, prolongeait le souffle critique des années 70 en plein hiver des années 80, on ne trouve pas grand monde à part Guattari, criant comme un fou tout seul dans la forêt. C'est l'impression que fait ce volume.

La première partie regroupe des textes de l'« après-généralisme », sur le racisme, la montée de Le Pen, sur les élections municipales de Dreux en 1983, date inaugurale de la percée du Front national en France, mais on trouve aussi déjà une critique de SOS racisme, de la politique économique de Mitterrand et de Mauroy, des commentaires sur la politique internationale aussi... La deuxième partie, ce sont des textes entre psychanalyse et philosophie. Ils sont très liés au premier ensemble parce que finalement, ce qui chapotte tout ça, comme le dit Guattari dans sa petite introduction et dans sa petite postface, c'est tout son travail sur la production de subjectivités.

Et nous, c'est ce qui nous a aussi intéressés. Il nous dit pourquoi on est obligés d'aller voir la façon dont la domination a lieu, y compris par notre intermédiaire, par tout un ensemble de processus mécaniques qui font que la domination fait jouir, comme dirait Lyotard : ce sont les textes de l'époque sur le minitel, par exemple, qui fait qu'un certain plaisir s'installe entre aliénés du capitalisme terminal, plaisir qui va évidemment se généraliser avec internet... On ne peut pas comprendre le capitalisme dans sa phase des années 80 si on ne comprend pas qu'il est avant tout un système de production de subjectivités. C'est ça l'idée générale de ce volume, entre textes politiques, textes « psychanalytiques » et un dernier ensemble de textes plus courts consacré à l'art (littérature, arts plastiques, danse buto japonaise...). C'est un vaste chantier.

V. S. : *Oui, et il semble accorder à la subjectivité une portée réellement concrète, matérialiste. Il y a tout un travail sur les effets performatifs de*

la subjectivité. Quand il dit qu'il faut produire de la subjectivité, justement ce n'est pas du subjectivisme non plus.

François Cusset : Il y a tout le fond philosophique de Deleuze et Guattari, leur refus des dualismes à l'ancienne, objectif contre subjectif, cette pensée hégélienne d'après laquelle le collectif s'incarne dans l'individuel qui va lui-même transcender le collectif etc.. Cette idée-là est l'idée libérale par excellence et c'est l'idée qu'attaquent de front Deleuze et Guattari et c'est aussi une attaque adressée à un certain marxisme : le capitalisme n'est pas seulement un problème, comme dans les film de Chaplin, d'ouvriers sur une chaîne fordiste de production, c'est un problème d'implantation, d'aliénation intime, sexuelle, subjective, à l'intérieur de nos cerveaux... Guattari dit des choses prodigieuses, il y a des textes assez drôles notamment sur les défonceuses machiniques dans lesquels il essaie de comprendre dans les sports extrêmes, dans les gadgets - à l'époque c'est un peu des gadgets ancestraux, comme le walkman ou le début du minitel, etc. - en quoi il y a là des formes d'hystéries désirées, parce qu'on a envie de ça. Les quelques outils conceptuels qu'il propose, alors qu'il parle encore du walkman ou du minitel, semblent infiniment plus riches que des milliers de pages d'analyse crétine d'internet trente ans plus tard - on se dit qu'on aimerait entendre Guattari sur un phénomène comme Facebook. C'est assez elliptique puisque ce sont des textes de 3-4 pages à chaque fois, mais en même temps il a presque tout dit.

Car qu'est ce que la domination aujourd'hui sinon un mélange de prothèse et de camisole ? Camisole chimique, biopolitique, médicamenteuse, propagandiste, télévisuelle, etc. d'un côté. Et pour compenser le côté camisole, parce qu'il faut quand même qu'on exulte et qu'on se croit libres, il y a les prothèses que l'on met au bout de nos différents organes (sexuels ou juste nos doigts ou nos lèvres), principalement internet et les réseaux ... Prothèses et camisoles : Guattari ne parle que de ça.

Charlotte Hess : *Par rapport à cette thématique de la production de subjectivité aujourd'hui, Guattari peut sans doute être une clé, notamment au niveau du problème du passage de l'individuel au collectif. Dans le cadre de la lutte dans les institutions aujourd'hui, comment articuler ces deux plans ? Peut-être l'articulation entre psychanalyse et politique nous*

permettrait de l'envisager... En suivant ton hypothèse, d'après laquelle on ne serait pas sorti des années 80, j'ai l'impression qu'il y a une couverture neigeuse qui nous empêche de faire des trous, et qu'on est toujours dans le même scénario.

F. C. : Cette question de l'individuel et du collectif, justement, on en est pas sorti et c'est entre autres pour ça qu'on est pas sortis des années 80. On en est toujours à cette aporie, qui continue de nous « impuissantiser », comme aimait à le dire Guattari, ce fait d'être coincé dans un collectif surmoïque, organisationnel et en même temps d'en avoir besoin... C'est le fameux débat entre pulsion et organisation dans la gauche radicale. C'est vraiment de la critique vécue quand Guattari dit : j'ai été trop dans les bandes et les bandes c'est pas loin des partis. Il y a un surmoi de la bande, des idéaux qui génèrent de la bêtise collective. Et évidemment, l'alternative ce n'est pas l'individualité obligatoire néolibérale des années 80, ennemie beaucoup plus directe pour le coup. Cette aporie entre un collectif surmoïque, congelé, soviétisant, et de l'autre un individu néolibéral, impuissant. Qu'est-ce que la production de subjectivité dans les années 80 ? C'est l'obligation de devenir quelqu'un, la formule comique : « Deviens un individu ! ».

Le discours dominant qui apparaît alors et qui se généralise à l'échelle mondiale après la soi-disant chute du soit-disant mur de Berlin, c'est l'idée qu'on va enfin pouvoir devenir des individus, et que grâce à internet, parce qu'on a 982 amis sur Facebook, on va devenir quelqu'un.

C. H. : *La critique qu'opère Guattari de cette alternative entre collectif surmoïque et individu néolibéral, doit sans doute beaucoup à la pensée de l'institution issue de la psychothérapie institutionnelle ...*

... tout à fait, et qui suppose une redéfinition complète de ce que l'on entend par institution. Une institution est quelque chose qui, pour persévérer dans son être, va produire un contenu pour pouvoir perdurer. C'est le problème de l'organisation politique : un parti est une forme vide qu'il va falloir remplir par des victoires électorales. Et à cela on va préférer une structure souple qui décuple son propre contenu. Si c'est encore « institutionnel », c'est parce que l'on se

retrouve encore dans des agencements collectifs, aussi souples soient-ils. Ça veut dire qu'il y a un dedans et un dehors, que l'on peut se désigner des ennemis, ça veut dire aussi que sous cette forme là, « institutionnelle », la psychothérapie est politique. Le Guattari clinicien est politique et Laborde est une sorte de parti imaginaire.

C. H. : *Il faut rappeler que tu es l'auteur d'un livre sur Le grand cauchemar des années 80². Dans ton travail, tu insistes souvent pour dire que mai 68, grand refoulé sans doute de la dépolitisation des années d'hiver, est comme le grand refoulé de la gauche institutionnelle. Même si c'est Sarkozy qui, récemment, a promis de liquider Mai 68, la gauche mitterrandienne a sans doute participé du même geste. Si l'on pense à des figures, qui nous sont particulièrement chères à Zones d'attraction, comme Georges Lapassade, il y a aussi, et ce que cette réédition de Guattari aujourd'hui pourrait aider à rendre visible, tout ce refoulement du courant de l'analyse institutionnelle, qui semble se déduire de celui de 68.*

F. C. : Oui, le fantôme de mai 68 est bien présent dans toute cette affaire là. C'est bien le paradoxe : on en a pas fini avec Mai 68, malgré la pléthore de crétinisme commémoratif. On en parle encore très mal, c'est comme si on ne comprenait toujours pas ce qui s'est joué dans cette affaire là. Comme l'ont d'ailleurs écrit Deleuze et Guattari dans un petit texte intitulé « Mai 68 n'a pas eu lieu » - ce qui n'est pas reprendre la formule à propos de la guerre Troie ou de celle du Golfe - c'est plutôt qu'à lire ses commentateur et récupérateurs officiels, de gauche comme de droite, du côté des partis, de tout ce surmoi qui a besoin de s'alimenter à un esprit libertaire pour mieux vendre, il faut croire que ça n'a jamais eu lieu puisque dans toutes ces bouches, les conséquences finissent par être plus importantes que l'événement : on relit l'histoire à l'envers, on dit que « Mai 68 a mené au libéralisme », à l'élection de Mitterrand ou ce genre de choses, et dans tout ça s'il y a un point noir, un « blind spot », c'est bien la notion d'événement, autrement dit le surgissement de quelque chose qui fait que les gens se parlent pendant six semaines, et puis après plus rien. Si on continue de jouer la métaphore climatique, c'est comme une sorte de fin d'été Indien qui retombe dans la pluie de novembre avec ces années 70, qui sont si brèves, et où les retournements de veste, la répression policière, intellectuelle et conceptuelle vont si vite qu'on entre tout de suite après dans l'hiver dans les années 80.

François Cusset, *La décennie : le grand cauchemar des années 80*, Paris, La Découverte, 2006

C. H. : *Et à cause de ce grand refoulé, par le biais d'un certain impact de la French theory, on a fini en France par croire que Mai 68, c'était Foucault, Derrida etc ... alors que ...*

F. C. : ...alors que bien évidemment ce n'était pas ça !

68, et c'est ça qui est intéressant, et la raison pour laquelle on en a pas fini avec, c'est que ça emmerde vraiment tout le monde ! Ceux que ça emmerde le plus, c'est la gauche officielle, y compris à ses extrémités, parce qu'elle s'est battue contre. Ça emmerde aussi la droite, bien évidemment, même si ça lui fournit un repoussoir idéal, possibilité de créer des fausses polarités du genre : à l'école, soit on est soixante-huitard et on laisse les gamins faire ce qu'ils veulent ou on est III^e République avec des profs sévères etc ... Finkelkraut comme Sarkozy produisent cette polarité idéologique artificielle.

68 emmerde aussi les intellos, quels qu'ils soient, parce que comme tout surgissement d'événement, ça donne tort à l'intellectualisme, à l'idée d'une supériorité presque théologique de l'idée sur le fait, de l'intello sur le politique, l'idée léniniste des intellos qui vont éclairer le prolétariat etc. On se rend compte que le prolétariat est dans les interstices et donne tort à tous les scénarios intellectuels prévus. Mai 68 aura pour réponse l'intellectuel médiatique à la BHL, comme l'a relevé Jacques Rancière : la corporation intellectuelle se dit que toute cette affaire n'est pas très bonne pour eux, leur autorité est sapée. D'où le chantage moral et le moralisme des années 80, fondé sur la défense d'une corporation, celle des intellectuels.

Evidemment, on pourrait dire ironiquement, comme l'avait fait Régis Debray pour le 10^{ème} anniversaire de 68, que les seuls que ça n'emmerde pas, c'est les marchands et les publicitaires, mais même ça c'est faux.

Je pense donc en ce sens qu'il y a un impensé 68. Il faut renvoyer dos à dos embaumeurs et fossoyeurs de l'événement, dont le rôle est identique : faire que ça n'ait pas eu lieu.

V. S. : *Cela m'évoque un entretien qu'on peut trouver sur Dailymotion, Youtube ou je ne sais quel agencement machinique d'aliénation : Pierre Bourdieu parlant de son rapport à 68 et racontant comment il expliquait alors aux étudiants qu'ils étaient en train de faire une fausse révolution³.*

http://www.dailymotion.com/video/x891th_pierre-bourdieu-1999-gauchedroite-p_webcam

Pourtant, plus tard, il y a eu des alliances entre des gens comme Bourdieu, Foucault, Deleuze, Guattari dans les années 80 etc... Mais à l'intérieur de ces constellations mouvantes, Guattari me semble toujours, plus que les autres sans doute, singulièrement imprégné, « impressionné » par 68. C'est peut-être ça qui fait qu'il ne lâche pas sur l'articulation aux potentialités de l'événement collectif.

Si l'on pense par exemple à nombre d'interprétations et de réappropriations qui sont faites aujourd'hui de Foucault, on observe un recentrage presque exclusif sur la critique du disciplinaire, du contrôle social. Tandis que dans ces textes de Guattari, ce qui continue d'être perceptible, me semble-t-il, c'est cette attention à la pluralité possible des formes et des terrains de lutte, cette recherche d'une percée, d'une affirmation...

C. H. : ... oui, il ne se contente pas de dire, à l'instar de certaines réappropriations de Foucault aujourd'hui, que la domination domine ...

F. C. : Oui, et pourtant Deleuze, Guattari et Foucault échappent à ce que l'on entend généralement par « pensée critique ». On ne peut les identifier à cette catégorie sans faire de contresens. Et en même temps, ils sont bien évidemment des penseurs fondamentalement critiques, car si le mot « critique » conserve un certain héritage, marxiste et hégélien, dialectique, du XIX^e siècle, ce n'est pas ce que font Deleuze et Guattari ou Foucault. Cela relève, en particulier chez Guattari, comme d'une impulsion spontanée du corps : le refus de produire une sorte de négativité subjective face à un ennemi qui va, de toute façon, vous imprégner de ses relents pestilentiels si vous passez votre temps à lui taper dessus. On est nombreux aujourd'hui, lorsqu'on écrit des livres, à se poser cette question là : est-ce que cela vaut la peine de produire un énième livre de plus de critique de je ne sais quoi et pourquoi pas une biographie de Jacques Attali etc ...

Ces auteurs refusent la séparation entre la phase négative et la phase positive, entre la critique et la proposition, parce que cette séparation est précisément l'instrument principal du discours dominant, de gauche comme de droite, le vieux chantage ridicule du genre, vous critiquez mais vous ne proposez rien etc ... et qui nous impose toujours de poser les question dans les termes de la technocratie dominante.

Dans ces textes de Guattari, les deux phases sont toujours liées : dans le même temps qu'il critique le côté « ique » des organisations poli-

tiques traditionnelles, le côté hyper-sécuritaire de la politique mitterrandienne ou de la psychiatrie officielle, il déploie des possibles politiques et subjectifs au présent, en disant : il y a les immigrés sans-papiers, il y a le secteur associatif où il se passe des choses, avec un lyrisme qu'on peut trouver certes naïf avec trente ans de recul - on sait maintenant que le 1/3 secteur a permis aussi à l'Etat de se défausser, au mécénat de se développer et à la bonne conscience catholique de gauche de dire : la société sera ainsi plus juste - mais il s'agit alors avant tout d'être attentif à tout ce qui grouille sur le terrain des subjectivités politiques, et qu'il ressent davantage du côté de l'associatif que du politique traditionnel ou du troskisme. Il dit : ça se passe là parce que précisément ça échappe à l'espèce de chantage politique qui est la production de devenir obligatoire, l'élection, le programmatique.

C. H. : *Le concept de critique est à mon avis une question essentielle. Qu'est-ce qu'on peut entendre par critique aujourd'hui ? Rancière opère une critique de la critique traditionnelle et de ses maîtres abrutisseur qui veulent enseigner ce qu'il faut penser etc. Guattari semble nous inviter de son côté à une conception de la critique qui met au centre le mouvement des métamorphoses subjectives et sociales, ainsi que les effets performatifs du discours, une exigence de congruence, au fonds, entre ce qu'on dit et ce qu'on fait.*

V. S. : *Oui, et dans cet ouvrage, il y a un souci permanent de dire que les terrains de la lutte sont pluriels, multiples. L'idée qu'il faut produire le multiple. Les Verts font d'ailleurs à l'époque partie de ces nouvelles manières de faire de la politique, ce qui peut paraître pour le moins curieux vu d'aujourd'hui.*

F. C. : Avec des si on mettrait Guattari en bouteille ... Avec 30 ans de retard on peut tout faire et la rétrospection est toujours trompeuse. Mais ce qui est sûr, c'est que les Verts dont il parle n'ont rien à voir avec les Khmers verts d'aujourd'hui et leurs moralistes officiels du recyclage, ni avec l'écologie molle de Copenhague etc... Il s'agit de la fin des années 70, d'une écologie radicale, d'une « écologie qui sera politique ou ne sera pas » : si l'écologie est une ligne de fuite vers la nature et le biologique pour échapper au politique, elle sera une forme réactionnaire, une sorte d'hygiénisme. Cette écologie dont il

se revendique date d'avant son tournant biopolitique, avant qu'elle ne devienne un discours normatif sur la vie, et bien avant qu'elle ne devienne un aillié réformateur du capitalisme, l'idée d'un capitalisme vert etc ... Pour quelqu'un qui cherche la politique du côté des productions de subjectivité, du côté des formes de vie, comme disait Nietzsche, il pense que dans l'écologie radicale il y a plus de formes de vie à penser que dans le trotskisme, et on peut difficilement lui donner tort, à l'époque en tout cas.

Le caractère problématique de ce livre, c'est que beaucoup de son « ambiance conceptuelle » a changé en trente ans. Beaucoup des concepts de Guattari, en quelque sorte, ont été démonétisés. C'est le problème de Deleuze aussi : par exemple, si on prend le nomadisme et la mobilité, la transformabilité permanente des choses, eux ils utilisent ça contre une certaine tradition métaphysique, les fixistes de la pensée, à la fois Heidegger et Marx, pour dire qu'il n'y a pas de sujets mais des subjectivations, qu'il n'y a pas de dominants mais des processus de domination ... Donc oui, trente ans plus tard, le nomadisme et la mobilité, c'est le discours mou du capitalisme managérial, selon lequel vous avez raté votre vie si vous n'avez pas changé de métier quinze fois. Mais si les thèmes de 68 sont pour certains passés du « mauvais » côté, ce n'est pas pour autant qu'il ne faut pas aller voir à la source ce qui se pensait au départ.

C. H. : *Oui, et il est sans doute intéressant de lire Guattari aujourd'hui de ce point de vue, celui d'une boîte à outils ... Même si son rapport à 68 est sans doute très différent de celui de Jean Oury, qui de son côté semble être toujours resté très critique par rapport à cet événement et aux formes anarchistes, anti-institutionnelles qu'il a pu engendrer, tous deux partageant, en bons « institutionnalistes », cette idée que l'on peut travailler dans et à partir de l'institution.*

V. S. : *Il a en quelque sorte déplacé, repensé son l'expérience de Laborde vers des contextes politiques et subjectifs autres que l'hôpital, donnant à la notion d'institution cette dimension machinique ...*

F. C. : ... oui, et qui n'a rien à voir avec ce qu'on entend habituellement par institution. L'institution c'est au contraire aussi ce qui institue.

On pourrait même dire que dans cette perspective, l'institution ce serait le contraire de la signification : le geste d'instituer, c'est un geste

qui est orienté vers une action, vers une praxis, vers un agencement de subjectivité, c'est-à-dire l'inverse de ce qui fige le réel dans un sens unique ou un sémantisme. On sait bien que le grand ennemi, pour Deleuze et Guattari, c'est le signe, c'est la sur-sémiologie de tout, ce qu'ils appellent l'enseignement, ce pour quoi ils étaient contre les profs, car ils nous « enseignent » en permanence. Ils disaient au contraire qu'il faut s'intéresser à tout ce qui est a-signifiant. J'ai envie de comprendre cela, sans doute dans des termes plus simplistes qu'eux, comme tout ce qui déplace nos logiques de significations habituelles, tout ce qui nous agit et qui n'est donc pas réductible à un sémantisme, qui du coup est de l'ordre du devenir et ne se termine pas dans les pages d'un livre. Cela veut dire aussi que le vieux dualisme entre discours et action passe à la trappe. Tout cela est actuel, vraiment très actuel il me semble.

V. C. : *Justement, pour continuer à parler d'actualité, il y a aussi le thème dans ce recueil, ô combien actuel, de la crise, et dont Guattari fait un motif quasi-biopolitique.*

F. C. : Guattari opère une critique de la signification, des mots totem qui sont là pour empêcher de penser et d'agir : dans les années 80, il y a une sorte de biologisation, d'ontologisation de la crise, censée être un truc nécessaire, inévitable, fatal et bénéfique, puisque selon la belle dialectique capitaliste, ce qui ne te tue pas te rend plus fort et donc la crise ne peut que nous rendre plus beaux et plus modernes. Tout ça, il le critique de façon virulente et il dit que si en effet le discours dominant circonscrit ce qui est de l'ordre de la crise, où elle a lieu et ce qui est en jeu, il va aussi nécessairement définir les façons d'en sortir, les solutions qu'on va lui trouver, l'horizon politique et subjectif pour en sortir. Donc il dit : je ne veux pas de votre crise ni de votre sortie de crise non plus, puisqu'elle relève de la même logique.

Cela tombe en plein dans notre actualité cette réédition : depuis 1983-1986, on a jamais autant parlé de la crise qu'aujourd'hui, avec la bourse qui s'est cassée la gueule en 2009 avant de repartir comme en 40.

La crise prend donc entre crochets ce quart de siècle comme une sorte de signifiant, de mantra subliminal qui est censé dire l'alpha et l'oméga de tout le réel.

Après, en jouant d'une étymologie sans doute un peu facile et qu'il faudrait maîtriser, on peut dire que la fameuse « critique » vient de la crise, de « crisis », et qu'il n'y a pas de force critique, non pas sans crise, mais sans ouverture à l'état de crise profond, ontologique, qu'est toute forme d'action. ...

C. H. : *On peut penser, toujours en référence à l'analyse institutionnelle, à l'état de crise profonde que Georges Lapassade apportait dans les groupes, dans les collectifs, et qui relevait d'un geste critique. Il disait toujours: je ne fous pas la merde, je la remue...*

F. C. : ... je la révèle.

Et ce n'est pas parce qu'il y a eu « Vive la crise ! » à l'époque – le discours du genre : grâce à la crise on va devenir meilleurs, etc ...– qu'il ne faut pas essayer de comprendre tout autrement ce que le mot « crise » révèle de puissance politique, avec ses possibles et ses agencements. L'état d'écriture est lui-même un état de crise. La critique est à la fois sociale et textuelle, et elle implique un certain rapport aux mots-valises qu'on nous impose...

